

**LES ROMANTIQUES PERUVIENS**

**ET PARIS**

Isabelle TAUZIN CASTELLANOS

Université de BORDEAUX III

**XXVIII<sup>E</sup> CONGRES DE LA SOCIÉTÉ DES HISPANISTES FRANÇAIS**

PARIS, 21-23 MARS 1997

Les souvenirs de Ricardo Palma :

« De 1848 a 1860 se desarrolló en el Perú la filoxera literaria, o sea pasión febril por la literatura. [...] Nosotros, los de la nueva generación, arrastrados por lo novedoso del libérrimo romanticismo, en boga a la sazón, desdeñábamos todo lo que a clasicismo apestara, y nos dábamos un hartazgo de Hugo y Byron, Espronceda, García Tassara y Enrique Gil<sup>1</sup>. »

sont en contradiction avec les clichés sur l'histoire littéraire péruvienne qui situent très tardivement le mouvement romantique<sup>2</sup> et placent le réalisme après la guerre du Pacifique. Un trait commun unit les membres de cette génération ; dans les années 1860, ils effectuent un voyage à Paris. Cette circonstance est-elle seulement de nature anecdotique ? Quel rôle a joué cette étape dans leur création ? A-t-elle favorisé le choix romantique ou au contraire entraîné un changement d'orientation ? Qu'a signifié la découverte de Paris ? Pour le savoir, nous suivrons les pas de trois figures littéraires majeures du XIXe siècle, Luis Benjamín Cisneros, qui est resté douze années en France, Juan de Arona et Ricardo Palma, qui ont effectué des séjours plus brefs.

### 1. Luis Benjamín Cisneros : de la révolution au réformisme

Luis Benjamín Cisneros incarne le type du jeune rebelle. Pour récompenser son engagement politique<sup>3</sup>, le Président de la République Castilla le fit entrer à dix-huit ans dans la carrière diplomatique. Le changement de cap du régime, devenu

---

<sup>1</sup> Palma, Ricardo : *La bohemia de mi tiempo*, pp. 7-9, ed. Bendezú, Lima, 1971.

<sup>2</sup> Washington Delgado note ainsi : « Nuestro romanticismo aparece tardíamente y se desarrolla después de 1850 ; en cambio duró un tiempo apreciable : hasta la guerra del Pacífico en 1879, y aún algo después », in *Historia de la literatura republicana*, p. 59, ed. Rikchay, Lima 1984.

<sup>3</sup> Benjamín Cisneros avait écrit une pièce intitulée *El pabellón peruano* qui prenait parti pour la révolution libérale de Castilla contre le Président Echenique. Une version édulcorée figure dans *De libres alas*, ed. Rosay, Lima, sd.

conservateur, et des amours contrariées<sup>4</sup> conduisirent le jeune homme à quitter le Pérou. En janvier 1860, âgé de vingt-deux ans, Cisneros arrive à Paris. Durant de nombreuses années il va correspondre avec un ami et c'est sur la base de cette correspondance partiellement publiée que nous connaissons son expérience parisienne<sup>5</sup>.

Dans la première lettre à Casimiro Ulloa, l'expression des sentiments est prépondérante. Le jeune homme éprouve une profonde tristesse dans la grande ville inconnue. Il regrette l'ami laissé au loin et désespéré consacre de "longues heures à la méditation<sup>6</sup>", terme ô combien romantique. Paris entraîne un changement de sa personnalité, note-t-il, confronté à "tant de tentations<sup>7</sup>" et obligé de transformer "ses habitudes et son caractère" pour vivre dans l'"austérité" en restreignant ses dépenses. Le jeune homme s'adapte toutefois à sa nouvelle situation et comble sa solitude par le travail.

Dans ces premiers échanges épistolaires Paris se profile comme la **capitale du savoir**. Perfectionnant sa connaissance du français sur le terrain, Cisneros se réjouit de la complémentarité des cours impartis au Collège de France et en Sorbonne ; tous les jours, il assiste non seulement aux enseignements de philosophie, d'histoire et

---

<sup>4</sup> Le poème majeur de Benjamín Cisneros "Aurora Amor" semble l'écho de cette expérience personnelle ; il inclut un long dialogue entre une mère exemplaire et son fils coupable d'amours illicites : "Aún no es tarde, hijo mío/ salva tu porvenir, tu honor, tu nombre,/ tu dignidad de hombre. [...] / -Mira, si quieres,/ tomaré a mi cuidado/ al tierno niño, al ángel inocente/ de tu flaqueza fruto desgraciado." (*De libres alas*, pp. 190-192). Le thème de l'enfant adultérin réapparaîtra dans *Edgardo*, le second roman de Cisneros.

<sup>5</sup> Benjamín Cisneros, Luis : *Obras completas*, t. 2, pp. 387-443, lib. Gil, Lima 1939.

<sup>6</sup> Benjamín Cisneros [ 5 ], p. 401.

<sup>7</sup> Ibid..

d'économie que lui a recommandés son ami mais se cultive aussi dans d'autres domaines, notamment en droit et en littérature. Il laisse libre cours à son enthousiasme : "Yo asisto a todas las conferencias como si asistiera a una fiesta. Los primeros días estaba como encantado en un nuevo mundo"<sup>8</sup>. Paris rendrait donc la culture accessible à tous.

Mais cette culture à laquelle accède Cisneros et au sujet de laquelle il ne s'interroge pas, c'est la **culture officielle**, consacrée. La littérature est enseignée par Saint-Marc Girardin qui "fustige la littérature de son temps, présente les Romantiques comme de pernicioeux matérialistes"<sup>9</sup>, et confond éthique et esthétique. Pour Saint-Marc Girardin, la morale doit exercer un rôle primordial dans la création littéraire. C'est le point de vue que défendra Cisneros dans son premier roman<sup>10</sup>. Quant aux nouveautés littéraires et à l'éclosion d'une nouvelle école poétique, ces faits ne trouvent sans doute pas d'échos en Sorbonne et ne font pas l'objet d'allusions dans les lettres de Cisneros. Les auteurs qu'il découvre à Paris, ce sont **les poètes de l'Antiquité** et les hommes d'église<sup>11</sup>. Ses interrogations métaphysiques sont un temps refoulées lorsqu'arrive à Paris le maître à penser des libéraux péruviens, José Gálvez que Cisneros admire depuis l'adolescence. La religiosité imprènera ensuite sa poésie, la singularisant dans une génération anticléricale.

---

<sup>8</sup> Ibid.

<sup>9</sup> Michel, Arlette, Becker, Colette et alii : *Littérature française du XIXe siècle*, p. 201, ed. PUF, Paris, 1993.

<sup>10</sup> Cisneros écrit dans *Julia* (1861) : "El espíritu del romance francés moderno, noble y moral en el fondo, ha sido corrompido en su cuna", p.13, reed. Universo, Lima 1970.

Au terme d'une année, la capitale française est célébrée comme le "centre de l'amour à la science et au travail"<sup>12</sup> et notre auteur a, semble-t-il, réussi à faire taire les peines de cœur pour se consacrer aux études, "cet amour [qui] jamais ne s'était auparavant développé chez lui"<sup>13</sup>. Contrepartie de cet accès à la culture et de son intégration à la vie parisienne, Cisneros **censure la culture au Pérou**: "son muy grandes la ignorancia, la negligencia, la pobreza de ciencia y la insolente presunción con que nos educamos y vivimos en el Perú"<sup>14</sup>.

Capitale du savoir, Paris apparaît aussi comme la ville où l'on peut **imprimer** une œuvre littéraire élaborée: sept mois après son arrivée Cisneros espère publier son premier roman, ce qui signifierait un énorme pas en avant car, à Lima, même la pièce qui lui avait valu la protection du Président Castilla, n'avait pas été éditée. De fait, *Julia* paraît en mars 1861 et Cisneros expédie plusieurs paquets d'exemplaires au Pérou<sup>15</sup>. Une fois passés les premiers moments de légitime satisfaction, confronté au silence de ses amis, Cisneros manifeste de sérieux doutes quant à son avenir littéraire. Dans l'incertitude, il renoue avec la carrière diplomatique et accepte un poste de chargé d'affaires au Havre. Deux ans plus tard, il remettra au même éditeur parisien, son deuxième roman, *Edgardo*, qui paraîtra en 1864. Comme pour d'autres auteurs de sa génération, la capitale française permet à Cisneros d'acquérir

---

<sup>11</sup> Cisneros raconte : " Mi biblioteca se ha llenado de libros serios y antiguos. Me he enterado de la poesía de la antigüedad y de las cuestiones religiosas." [5], p. 404.

<sup>12</sup> Ibid.

<sup>13</sup> [ 5 ], p. 404.

<sup>14</sup> Ibid.

<sup>15</sup> Conséquence négative de cette impression en France, *Julia* fut très peu diffusée à Lima et ne joua pas le rôle moteur que ce premier roman aurait pu exercer. Ce n'est qu'après sa réédition en 1886 que le genre romanesque connut un véritable essor et que *Julia* fut divulguée.

une stature et une légitimité d'écrivain. Mais sa situation financière comme homme de lettres est loin d'être comparable aux profits que font alors les grands écrivains populaires français<sup>16</sup>.

Lorsque paraît *Edgardo* Cisneros n'est plus le jeune étranger fraîchement arrivé en Europe et qui consacrait tout son temps aux études ; il s'est intégré à la vie parisienne et sa correspondance est à l'image de son **intérêt pour la politique**. Il observe les projets français d'expansion coloniale et les tensions entre des états européens aussi imparfaits que les républiques hispano-américaines. Amer, il exprime ses désillusions: "hay un error fundamental en todas nuestras creencias políticas. El mundo no está tan civilizado como pensamos."<sup>17</sup> Spectateur de l'intervention française au Mexique, Cisneros s'entretient avec José Gálvez qui assure la défense des intérêts de Juárez, il redoute que cette invasion ne soit qu'un début:

« Necesario es ser muy optimista para creer que la intervención que hoy se lleva a México no se extenderá a un país rico y codiciado como el Perú. La idea existe. España la alimenta. Francia la acaricia y medita en el partido que puede sacar . [...]Un poco más de carbón en las máquinas de vapor, y la intervención dará la vuelta al Cabo de Hornos<sup>18</sup>. »

Néanmoins éloigné de Lima, notre auteur a perdu de sa fougue révolutionnaire ; le pragmatisme et l'amertume ont remplacé la virulence et l'engagement juvéniles.

Après avoir éprouvé l'ennui et la solitude au Havre, il n'a pas de scrupules à revenir

---

<sup>16</sup> Dans une lettre du 1<sup>o</sup> avril 1864, Cisneros se lamente du peu de liquidités que lui rapporte son roman : "Rosa y Bouret aflojaron al fin, pero poco, trescientos francos. Es cierto que si trabajo bastante, tendré más, pues me lo han ofrecido. Te mandaré veinte ejemplares para que me los hagas vender." [ 5 ], p. 415.

<sup>17</sup> [ 5 ], p. 403.

<sup>18</sup> [ 5 ], p. 406

dans le Paris de **la fête impériale** et poussé par un soi-disant “désir artistique<sup>19</sup>”, assiste même à un grand bal donné par Napoléon III aux Tuileries. Mieux informé de la situation française que des événements au Pérou, il commente l’opposition qui commence à naître dans les campagnes françaises contre l’empereur responsable de l’affaiblissement du pape ; comme catholique, Cisneros éprouve un certain embarras que traduit le silence de sa correspondance à ce sujet. .

A partir de 1864, l’essentiel des lettres a pour thème **l’agression espagnole** contre le Pérou. L’isolement, le sentiment d’incompréhension<sup>20</sup> prévalent d’abord. Puis l’union se fait au sein de la communauté péruvienne installée à Paris, lorsque le colonel M.I. Prado prend le pouvoir à Lima et déclare la guerre à l’Espagne<sup>21</sup>. Cisneros intervient comme médiateur à Madrid, en vain. La victoire nationale du 2 mai 1866 est saluée dans l’allégresse; l’écrivain exprime son bonheur de patriote devant la défaite de l’expansionnisme européen:

« Acabamos de ganar un noventa por ciento en la consideración de la Europa. Ya saben las que se llaman grandes potencias que están unidos todos los países de la América española y que sabemos y podemos defendernos. El 2 de mayo, puede, en mi concepto, marcar una nueva era de consideración exterior y de regeneración interior.<sup>22</sup> »

---

<sup>19</sup> [ 5 ], p. 407.

<sup>20</sup> “Sólo hay unanimidad para atacarnos y condenarnos. La verdad es que no conocen a América. Esto me tiene muy afectado”. [ 5 ], p. 413.

<sup>21</sup> “Aquí todo el mundo aplaude a las reformas de la dictadura” . [ 5 ], p. 436.

<sup>22</sup> [ 5 ], p. 441.

Confiant dans l'avenir du Pérou, Cisneros se consacrera désormais à son consulat du Havre<sup>23</sup>, un poste de plus en plus important du fait de l'essor du commerce du guano et du salpêtre. **Le diplomate et l'homme d'affaires l'auront emporté sur le poète.**

Quelle influence a jouée ce long séjour parisien dans la production littéraire de Cisneros ? Nous nous proposons de la déceler en comparant ses deux romans publiés l'un quelques mois après l'arrivée de Cisneros en France, c'est le cas de *Julia*, et l'autre, *Edgardo*, trois ans plus tard. La vie parisienne n'a pas eu un effet positif sur la création de cet auteur. Dans *Julia*, écrit pour l'essentiel au Pérou, quelques références à Paris ont été sans doute ajoutées lors de la phase finale de rédaction. Le personnage central, un jeune avocat peu fortuné qui a effectué trois années d'études à Paris, présente des similitudes avec l'auteur. Il éprouve la plus grande admiration pour Lamartine et évoque avec ravissement un tableau de Raphaël qui se trouverait dans la capitale française. Ces détails sont fort peu de choses, mais, trois ans plus tard, dans *Edgardo* toute référence directe à Paris disparaît et le héros a une culture littéraire hispanique<sup>24</sup>.

Par ailleurs, dans *Julia*, le narrateur condamne avec force les vices qui paralysent la société liménienne : la contrebande, le jeu, le luxe sont attaqués, Lima

---

<sup>23</sup> Cisneros restera en poste jusqu'en 1872, et après douze années passées en France, reviendra à Lima et sera chargé alors par le Président Pardo de l'inspection de l'enseignement.

<sup>24</sup> "Edgardo leyó, o para decir mejor, recorrió lo que leen todas las almas jóvenes de su generación. Las robustas estrofas y las bellas fantasías de Espronceda, las románticas leyendas de Zorrilla, desaliñado pero simpático trovador de dos mundos, las páginas coloridas y por instantes dulcísimas de la *América poética*, ramillete formado con las primeras y más bellas flores de un mundo virgen ; las armonías sentimentales y sublimes de los poetas franceses modernos, en cuya lengua procuraba iniciarse pasaron por su espíritu [...]". *Edgardo*, p. 242, ed. Rosa y Bouret, Paris 1864.

apparaît comme une ville riche, dévorée par la corruption de ses membres. Cette censure correspond à l'engagement politique de Cisneros<sup>25</sup> ; les critiques sont beaucoup plus nuancées dans le deuxième roman. A la distance, **Lima n'est plus la capitale opulente mais une cité où domine la misère** : la pauvreté est omniprésente dans *Edgardo*, pauvreté des personnages et pauvreté de la ville, dont les rues n'ont plus de nom, dont les habitants sont misérablement vêtus. Ebloui par les fastes de l'Empire, Cisneros a oublié les charmes de sa ville natale et s'abstient de la décrire ; la poétisation des paysages, si caractéristique de l'écriture romantique, est absente d'*Edgardo*. Dans les derniers chapitres une orientation politique est donnée, mais elle est à la mesure de l'évolution politique de l'auteur : Edgardo est un jeune homme obsédé par le salut du Pérou<sup>26</sup> qui meurt en victime inutile de la lutte de 1854, entre les généraux Castilla et Echenique; l'idéaliste Cisneros est devenu un réformiste dont les idées vont coïncider avec le programme civiliste<sup>27</sup>. Il n'y a plus rien à espérer de la révolution. Ce message politique conservateur acquiert une telle importance qu'il prime sur la dimension esthétique : le travail stylistique qui avait été opéré dans *Julia* et qui nous vaut quelques belles pages a été abandonné, l'écriture d'*Edgardo* est pauvre, prix payé sans doute aussi par l'éloignement du pays natal et la rupture linguistique qui se prolonge. A Paris, dans le tourbillon affairiste, **Cisneros a cessé d'être un romantique idéaliste pour se convertir à la vie pratique.**

---

<sup>25</sup> Il note en 1858 : "Escribiré algo proclamando una candidatura sin partido activo, sin reuniones asaliariadas y turbulentas, pacíficas, tolerante y de los hombres de bien." [ 5 ], p. 397.

<sup>26</sup> "La patria era su religión". [ 24 ], p. 263.

<sup>27</sup> "Edgardo le habló de [...] propios y vastos proyectos sobre la educación intelectual de la clase india y sobre la creación de poderosos centros de industria en el Perú". [ 24 ], p. . 275

## 2. Juan de Arona : un esprit ouvert sur le monde

L'expérience parisienne de Cisneros est unique. Elle a fort peu de points communs avec le séjour qu'elle effectue à la même époque (décembre 1859-juin 1861) un de ses compatriotes, Pedro Paz Soldán y Unánue, plus connu aujourd'hui sous le pseudonyme de Juan de Arona. Celui-ci a tout juste vingt ans quand il part pour la France rejoindre son frère. Issu d'une riche et illustre famille de propriétaires terriens, Paz Soldán ne jouit pas du prestige littéraire de Cisneros ; il a publié quelques poèmes dans des journaux. C'est après son séjour en Europe qu'il se consacrera à l'écriture. Ses années parisiennes ont été décrites dans des mémoires<sup>28</sup>, éditées tardivement dans la presse liménienne. C'est donc un témoignage rétrospectif, destiné à intéresser un vaste public, qui nous sert de source, un témoignage comme celui de Cisneros partiel mais instructif.

Arona fournit à ses lecteurs des informations précises; il indique les différents lieux où il a vécu, non pas dans le Quartier Latin comme Cisneros mais Faubourg Poissonnière, dans un quartier en pleine mutation. Arona rompt ainsi avec la vie purement estudiantine et s'intéresse davantage à la ville, mélange à ses yeux de **modernité et d'insalubrité** : "Hay en París muchas calles angostas desaseadas, solitarias y sin acera, siendo lo más brillante los *Bulevares* : inmensas calles llenas de gente, de carruajes, de animación y de alegría<sup>29</sup>". Les Parisiens sont décrits de façon ambivalente, à la fois avarés<sup>30</sup> et hypocrites<sup>31</sup>, actifs et efficaces<sup>32</sup>, mais aussi

---

<sup>28</sup> Ces souvenirs parus dans le journal d'Arona *El Chispazo* dans les années 1890 ont été rassemblés par Estuardo Nuñez sous le titre *Memorias de un viajero peruano* (ed. Biblioteca Nacional del Perú, Lima 1971).

<sup>29</sup> [ 28 ], p. 39

<sup>30</sup> " [...] en Francia por lo general reina una mezquindad abrumadora". [28], p. 77.

victimes<sup>33</sup> de “la civilisation”. Tous ces traits sont relevés par opposition au naturel des Liméniens (généreux, francs et indolents...). Arona apprécie tout particulièrement l’efficacité des services<sup>34</sup>. Censeur impitoyable du Pérou, il écrira plus tard un sonnet intitulé “Pierde al Perú la pereza”<sup>35</sup>.

A vingt ans, Arona a été envoyé à Paris pour se cultiver. Aussi énumère-t-il les enseignements auxquels il assiste, en Sorbonne et au Collège de France. Il est victime de la même **fièvre des études** que Cisneros: “ Por dos años permanezco en París, y en ellos se desarrolla en mí un extraordinario ardor por aprender<sup>36</sup>.” Mais il projette un regard plus critique sur les illustres maîtres qui “ en prononçant incidemment [le nom de Lamartine] paraissaient faire la révérence”<sup>37</sup>. Le maître à penser d’Arona n’est pas un professeur de littérature comme dans le cas de Cisneros; son mentor se trouve au Museum ; c’est à **Geoffroy Saint-Hilaire** et à son enseignement d’histoire naturelle qu’Arona rend hommage. Il est en outre très sensible à la présence de la **nature dans la ville**, thème absent de la correspondance de Cisneros. Arona apprécie le moindre indice de vie dans l’espace urbain; le houx

---

<sup>31</sup> “[El francés] con muy suave expresión/ Te encaja una grosería/ Entre *pardon* y *pardon*”, in *Ruinias*, p. 24, ed. Denné Schmitz, Paris 1863.

<sup>32</sup> “Los ingleses son serios y caballerosos, los franceses, los parisienses al menos, chispeantes, vivarachos, inquietos y a veces petulantes.” [28], p. 39.

<sup>33</sup> “Mas por tanto estudiar la comodidad del hombre, esta civilización acaba por privarlo de todas sus facultades, convirtiéndolo en autómeta que lo espera todo de la mecánica. Si hace un viaje, lo encaja en un coche como un fardo numerado y registrado [...]” [28], p. 85.

<sup>34</sup> “Aquella señorita [...] subía a arreglarnos el cuarto como se usa en Europa [...] ; ¡ Oh ! ¡qué diferencia con las martagonas del servicio de Lima ! ” [28], p. 84.

<sup>35</sup> Cf p. 472, *De la Conquista al Modernismo*, ed. Edubanco, Lima 1984.

<sup>36</sup> [28], p. 82.

<sup>37</sup> [28], p. 98.

des Champs Elysées, inconnu au Pérou, est donc décrit avec émerveillement<sup>38</sup>; de même Arona se félicite-t-il d'entendre de sa fenêtre le chant des oiseaux, opposant ce bonheur champêtre et policé à une perception négative de l'espace américain et notamment de Lima :

« En la *virgen América*<sup>39</sup> no se goza de la naturaleza sino corriendo el albur de los ladrones, los mosquitos y otras plagas en medio de los despoblados. Parece que una de las condiciones de la civilización fuera el hermanarse con la naturaleza. En los centros populares de París y Londres, por ejemplo, es más fácil vivir entre árboles y pájaros, que en los mismos arrabales de Lima que no participan del campo sino porque participan de los muladares<sup>40</sup>. »

Alors que le temps semble s'écouler immuable chez Cisneros, Arona est impressionné par le changement des saisons et pense trouver dans ces contrastes une explication rationnelle à l'écriture poétique européenne, qui ne serait donc pas outrancière et idéalisatrice mais au contraire **imitation de la réalité** :

« [Ante el invierno] se comprende de que no eran exagerados ni inverosímiles o puramente poéticas las descripciones que leímos en América, de poetas y novelistas europeos, y sobre las cuales se echan como galgos los nuestros, creyendo que ésa es la poesía cuando eso no es más que la verdad. [...] Estos son los cuadros que fecundan la imaginación de los poetas y moralistas del Sena<sup>41</sup>. »

Cette leçon de **réalisme**, Arona l'applique dès son premier recueil poétique. En dépit du titre romantique *Ruinas*, le jeune auteur inclut un long poème qui a pour thème un voyage à cheval à travers le désert théoriquement a-poétique qui sépare Lima de Lurín. Attentif au moindre détail, suivant les pas de Bello, et au moment

---

<sup>38</sup> «Las rojas bayas del acebo (*houx*)\* comenzaban a resaltar entre las puntiagudas y amarfiladas hojas de ese interesante arbusto de los Campos Elíseos». [28], p. 81. \* La parenthèse est le fait d' Arona.

<sup>39</sup> Ces italiques ironiques figurent chez Arona.

<sup>40</sup> [28], p. 85.

<sup>41</sup> [28], p. 95.

même où s'imposent à Paris Réalistes et Parnassiens, Arona se fait le chantre de la nature américaine sous son jour le moins attrayant.

Esprit ouvert à la modernité, il ne vit pas reclus dans sa chambre ni obsédé par les études ; trois fois par semaine il fréquente un gymnase et s'initie ainsi à la nouvelle mode du sport. Mais Arona n'est pas un esprit frivole, c'est un homme curieux . Pour lui, Paris est aussi **le temple des livres** ; il découvre dans la capitale le plaisir de chercher des ouvrages dans les innombrables librairies ; jouissant de cette richesse qui n'existe pas à Lima, il devient bibliophile :

« La bibliofilia, placer desconocido para mí hasta entonces que leía, mas sin hacer caso del libro, viene asimismo a ofrecerme sus absorbentes encantos.[...] Emprendo verdaderas excursiones por las librerías de los bulevares, por las de los *Pasajes*, por las del 'Barrio Latino', por las de los 'Quais' o malecones a lo largo del Sena, y hasta por los remates públicos de libros<sup>42</sup>. »

Arona tisse maintes relations à Paris ; il voyage en Espagne avec le général bolivien Belzú, puis il est présenté par l'historien chilien Vicuña Mackenna à différentes personnalités. Il fait la connaissance d'un membre de l'Institut intéressé par la figure de son grand-père Hipólito Unánue et discute poésie avec José Echegaray, de passage comme ingénieur à Paris ; il se lie également avec un cousin de Fernán Caballero qu'il citera à de nombreuses reprises dans son dictionnaire de péruvianismes. Pour Arona, la capitale française est donc un **lieu de rencontres** ; à l'inverse de Cisneros, il ne reste pas en contact seulement avec des compatriotes et se désintéresse de la politique française.

Si comme Cisneros, Arona n'évoque pas de façon précise les nouvelles orientations de la poésie ou de la prose française, en revanche, il fréquente

assidûment **les théâtres parisiens**, assiste à la représentation de pièces de Dumas Fils (*Le demi-monde, Le Fils naturel, Un père prodigue*) et voit avec délectation à l'Odéon et à la Comédie-Française les grands classiques ; il fait aussi l'éloge de Scribe et du théâtre de l'Empire, mais condamne le théâtre des Variétés pour sa frivolité. Cette expérience théâtrale ne transformera pas Arona en dramaturge mais ce sera un critique de théâtre sévère qui tiendra une scrupuleuse chronique des spectacles dans les années 1890.

Comme l'auteur de *Julia*, Arona profite de son séjour parisien pour publier un premier recueil poétique de quatre cents pages qui rassemble des textes écrits depuis 1853. Il prend ses distances à l'égard des chefs de file du romantisme français dans un art poétique daté d'août 1860 et intitulé "**Independencia**" :

« Horacio, Juvenal, Boileau, Racine/ Y también Víctor Hugo y Lamartine/ Yo os tributo homenaje, / Yo me deleito en los escritos vuestros [...] / aunque en el ansia de igualaros hiervo/ Mi independencia y libertad conservo/ Prefiriendo un desbarro/ A caminar abyecto como un siervo/ Atado a vuestro carro<sup>43</sup>. »

Dans "Los poetas", il rejette une poésie réduite à l'expression des sentiments :

« Ya no hay una poesía / donde no halle las vulgares/ frases : Mi melancolía,/ Mis lágrimas, mi agonía/mis incurables penas [...]»<sup>44</sup>. »

Ces prises de position sont à l'opposé du jugement exprimé par un critique péruvien qui voyait en Arona "le symbole ou la synthèse d'un romantisme intégral<sup>45</sup>". A notre avis, l'expérience parisienne détourne le jeune Péruvien des schémas littéraires en

<sup>42</sup> [28], p. 82.

<sup>43</sup> [31], p. 238-242.

<sup>44</sup> Cité par Julio Ortega : "Juan de Arona", p. 40 in *Biblioteca Hombres del Perú*, 4e série, XXV, Lima 1967.

<sup>45</sup> Xammar, Luis Fabio : *Juan de Arona, romántico del Perú*, p. 1, ed. Biblión, sd, Lima.

vogue à Lima et le font revenir aux grands classiques. C'est pourquoi il consacra une partie de son œuvre à traduire Lucrèce et Virgile, et imprégné de la poésie du Siècle d'Or, donnera une image de la terre natale empreinte de la sérénité de Fray Luis de León; Góngora<sup>46</sup> sera aussi pour lui un grand modèle et c'est à la façon du naufragé des *Solitudes* qu'Arona évoquera les merveilles secrètes de la nature, entre Lima et l'oasis de Lurín :

« ¡ Cuánto allí que halagara el apetito !/la blanca leche allí no adulterada,/ el blanco queso que en delgadas hebras/ en su dormida superficie nada !/ de pescar acabado/ a mar sabiendo aun fresco pescado/ y el ají y el tomate/ émulos del carbunclo y del granate [...].<sup>47</sup> »

Conséquence ultime et fondamentale du séjour parisien d'Arona, ébloui par la riche expérience acquise, son regard sur le Pérou, sur Lima et sur les Liméniens est désormais celui d'un inadapté, d'un **misanthrope qui fustige impitoyablement la société**, y compris les poètes de sa génération :

« Y ¡Oh dichosos aquellos que aun te miran/ y que en tu gracia se inspiran !/ y ¡Oh venturoso tú suave y blando/ Fernández Trinidad, febril poeta/[...] Y tú Quiroz, Angelical Fernando,/ y tú Carlos Augusto Salaverry. / ¡Trio envidiable ! ¡Trinidad dichosa !/ ¡triumvirato feliz, que así vegetas,/ con la cola que sigue/ de buenos y de pésimos poetas,/ gloria y peste de Lima [...].<sup>48</sup> »

Par trop critique à l'égard de ses contemporains, Arona a payé le prix de ses attaques par l'oubli, son œuvre poétique intéressante a été négligée au profit de son travail de linguiste.

---

<sup>46</sup> Outre l'utilisation de la « silva », l'inclusion d'un poème intitulé "Galatea" dans *Ruinas* (p. 351 et suivantes ) est très significative.

<sup>47</sup> Cité par Jorge Villarán Pasquel : *Juan de Arona. Su personalidad y su obra literaria*, p. 61-62, ed. La Prensa, Lima 1937.

<sup>48</sup> [31], p. 277.

### 3. Ricardo Palma : la fin de l'illusion romantique

Le séjour de Ricardo Palma en France fut beaucoup plus bref que celui d'Arona. Agé de trente-et-un ans, écrivain connu, Palma a vécu trois ans en exil au Chili, il vient de publier à Lima une œuvre d'un nouveau genre, ses *Annales de l'Inquisition* et au cours du second semestre 1864, arrive à Paris. Ces quelques mois ne l'ont guère inspiré et ce n'est que par recoupement de diverses sources qu'il est possible de suivre les pas du père des *Traditions péruviennes*.

Palma se lance sur les traces des **grands noms du romantisme français**. Amateur de Lamartine au point de baptiser *Armonías*, son deuxième recueil poétique<sup>49</sup>, il rencontre le poète français mais éprouve une grande déception :

« [...] Cediendo a petulante empeño mío, mi amigo, el poeta argentino Hilario Ascasubi me llevó en París, a casa de Lamartine, a pesar de que estaba yo aún en plena mocedad, no experimenté emoción igual a la que ante Zorrilla sentía. En Lamartine, el hombre me desencantó a los cinco minutos. Me pareció un simple mortal, con levita negra y corbatín de seda, uno de tantos que pasean el bulevar de la Magdalena. No correspondió a mi ideal, lo confieso<sup>50</sup>. »

Palma se rend aussi en pèlerinage sur la tombe de Musset mais éliminera d'une tradition l'allusion qu'il faisait en 1866 au poète français, un geste de dénégation significatif<sup>51</sup>. Quant à Victor Hugo dont il a traduit en 1860, dès sa publication "La

---

<sup>49</sup> *Armonías (Libro de un desterrado)*, éd. Rosas y Bouret, Paris, 1865.

<sup>50</sup> Palma, Ricardo : "Zorrilla", in *Tradiciones peruanas completas*, p. 1344, éd. Aguilar, Madrid, 1964.

<sup>51</sup> En 1866, dans "Consolación" apparaissent les phrases suivantes : "Entonces si el joven se llama Alfredo de Musset, se vuelve escéptico y muere envenenado por el alcohol ; si se llama Gerardo de Nerval se torna impío y se ahorca bajo las ventanas de una ramera." Cf. *Tradiciones peruanas*, p. 304, éd. Archivos, Madrid, 1993.

conscience” tirée de *La Légende des Siècles*<sup>52</sup>, Palma ne peut le rencontrer puisque le grand adversaire de Napoléon III est en exil à Guernesey.

Ces frustrations sont en partie compensées par la réalisation de **deux importantes publications** : outre ses *Harmonies*, Palma fait éditer une anthologie très volumineuse et soignée, la *Lira Americana* qui réunit des poèmes d’auteurs péruviens, boliviens et chiliens. Il tisse en outre des liens avec des écrivains sud-américains présents à Paris. C’est ainsi qu’il rencontre le critique colombien Torres Caicedo qui se charge de la préface de son recueil de poèmes; il fréquente aussi le poète argentin Hilario Ascasubi, un des promoteurs de la poésie gauchesque, et fait la connaissance du poète Gonçalves Dias, grand peintre du paysage brésilien qui lui révèle la poésie de Heine<sup>53</sup>. Palma rencontre aussi des hommes politiques ; il est en contact avec le libéral Pedro Gálvez, et fort ému, rend visite à l’ancien président Santa Cruz, artisan de la Confédération péruviano-bolivienne<sup>54</sup>. Les menaces que fait peser l’Espagne sur le Pérou précipitent son retour.

Conséquence de ses déceptions littéraires, Palma renonce définitivement au romantisme, si caractéristique des premières traditions. Il va tourner en dérision

---

<sup>52</sup> Cf. Holguín Callo, Oswaldo : *Tiempos de infancia y bohemia- Ricardo Palma (1833-1860)*, p. 277, éd. PUCP, Lima, 1994.

<sup>53</sup> Une lettre à ce sujet met en lumière les relations amicales qui existaient entre Palma et G. Prada en 1885, avant le cataclysme du théâtre Olimpo de 1888 ; elle commence ainsi : “Mi buen amigo : Con motivo de la conferencia que sobre Enrique Heine y sus obras se propone usted dar en el Ateneo de Lima, me ha manifestado empeño en conocer las pocas traducciones que del tan notable alemán hice [...]”, in *Epistolario de Ricardo Palma*, tome 1, p. 204, éd. Cultura Antártica, Lima 1949.

<sup>54</sup> Cf. la tradition “Una visita al mariscal Santa Cruz”, in *Tradiciones peruanas completas*, pp. 1418-1422, éd. Aguilar, Madrid, 1964.

désormais les thèmes romantiques<sup>55</sup> et suivra l'exemple des grands prosateurs espagnols.

De façon globale, à l'inverse de la version répandue par l'histoire littéraire, il apparaît que le séjour parisien de ces trois écrivains péruviens<sup>56</sup> a scellé **la fin de leur production romantique**. La confrontation avec la réalité a anéanti l'illusion lyrique ; au cœur de l'Europe colonialiste, ils ont découvert une ville en pleine mutation et tandis que cette image de la modernité a conduit Cisneros à dévaloriser Lima, Arona et Palma se sont convertis à l'américanité et se sont libérés du modèle littéraire européen. Outre ce rôle de catalyseur, on retiendra l'importance de Paris comme capitale de l'édition péruvienne en ces années 1860.

---

<sup>55</sup> Dans "La casa de Pilatos", de 1868, il écrit : "en el sótano pueden hacer funcionar holgadamente contrabandistas, y conspiradores [...] y doncellas tiranizadas, y todo el arsenal romántico romancesco." Cité par Merlin D. Compton [51], p. 458.

<sup>56</sup> Cette étude pourrait être complétée par l'analyse des écrits de deux autres écrivains péruviens qui ont séjourné à Paris au cours de ce quart de siècle, Clemente Althaus et Carlos Salaverry.